

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

BERNARD DE CLAIRVAUX, *Éloge de la nouvelle chevalerie, Vie de saint Malachie, Épitaphe, Hymne, Lettres*

par Jean-Marc Charron

*Laval théologique et philosophique*, vol. 48, n° 1, 1992, p. 140-141.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400680ar>

DOI: 10.7202/400680ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

Au premier stade de son étude, l'A. s'affaire à éclairer la question suscitée par la recommandation insistante de s'aimer entre chrétiens, à savoir: «Qu'est-ce qui est premier: l'amour communautaire se dilatant ensuite au bénéfice de tout homme, ou bien l'amour universel qui, en raison des circonstances, se serait contracté au point de n'être plus guère qu'une communion entre «frères»? À cette fin, il respecte, comme il se doit, la chronologie du Nouveau Testament, allant de Jésus à Jean. Dans la littérature paulinienne et dans les synoptiques, l'ouverture extra-communautaire ne laisse aucun doute; ce qui, toutefois, est moins évident chez Jean où l'on croit assister à un véritable recul. L'A. montre cependant que la théologie johannique, bien que marquée par l'épreuve historique de l'échec, n'en arrive pas à un repli; le fait, dira-t-il, d'écrire «pour que le monde croie» implique l'espérance que le monde cesse d'être le monde (l'ennemi) pour joindre le salut offert par le Christ.

Dans la deuxième étape du volume, l'A. cherche à établir la portée du terme *prochain* dans le Nouveau Testament. Il confronte, à cette fin, les données du N.T. à celles de l'A.T. ainsi qu'à celles du judaïsme ancien (ch. 2). Il en arrive à la conclusion que, dans la période vétérotestamentaire, «partout le prochain se confond avec le "frère" israélite» (p. 54), alors que le champ de l'*agapè*, dans le N.T., déborde les frontières du christianisme pour en arriver à une extension illimitée (p. 70).

L'A. met également en relief la nouveauté de l'éthique chrétienne qui étend le précepte de l'amour jusqu'aux ennemis. En monde juif, l'ennemi qu'il faut respecter, nous l'avons vu, est toujours à l'intérieur du monde juif; mais aussi, l'attitude de bienveillance recommandée à l'égard de l'étranger est, dans une certaine mesure, teintée d'égoïsme: il ne faut pas, par exemple, se venger de peur que la colère de Dieu ne retombe sur soi-même (Pr 24, 17-18). De même, dans le monde gréco-romain, l'ordre d'aimer les ennemis émane du fait que tout être humain fait partie du grand tout divin et que la haine du prochain met en péril l'intégrité de ce tout. Dans le N.T., le précepte vise à vaincre et à déraciner le mal. «Il ne s'agit pas de gagner l'ennemi, mais de suivre les chemins de Dieu en aimant comme il a aimé» (p. 145). Légasse montre enfin que cette spécificité chrétienne de l'amour «dérive d'une source critique et réformatrice» qu'il n'hésite pas à identifier à la personne de Jésus.

Bref, une étude bien menée qui répond clairement à la question souvent posée du caractère nouveau de

l'amour en christianisme et qui montre bien que cet amour nouveau jaillit de la personne de Jésus.

Odette MAINVILLE  
Université de Montréal

BERNARD DE CLAIRVAUX, **Éloge de la nouvelle chevalerie, Vie de saint Malachie, Épitaphe, Hymne, Lettres** (introductions, traductions, notes et index par Pierre-Yves Emery). Coll. «Sources chrétiennes», n° 367. Paris, Cerf, 1990.

La collection «Sources chrétiennes» nous offre, par ce volume, le premier tome des œuvres complètes de Bernard de Clairvaux, qu'elle entend publier d'ici à l'an 2000. Ce projet fut officiellement inauguré l'an dernier lors du colloque international de Lyon («Bernard, histoire, mentalités, spiritualités», Lyon, 5 au 9 juin 1990) tenu à l'occasion du 9e centenaire de naissance de Bernard de Clairvaux, à l'initiative du directeur de la collection, le père Dominique Bertrand. Les Actes de ce colloque constitueront, pour l'essentiel, l'introduction générale de la «série bernardine», laquelle introduction nous est annoncée pour la présente année. L'ensemble du projet comportera treize tomes regroupant l'ensemble des écrits attribués à Bernard.

Projet gigantesque que cette édition, tant par l'ampleur du corpus – Bernard nous ayant laissé une littérature considérable – que par la mobilisation d'une équipe internationale de spécialistes des sources bernardines, qui se chargera de mener à bien ce projet. Projet aussi attendu par tous ceux et celles qui s'intéressent tant à la personne de Bernard de Clairvaux qu'aux origines de l'histoire cistercienne. Depuis l'édition critique des sources par Dom Jean Leclercq, nous disposions certes d'un outil précieux de travail pour les spécialistes mais peu accessible à un public cultivé mais de moins en moins familier avec la langue latine. L'édition bilingue saura contenter autant les premiers que les seconds.

Le présent tome n'est pas constitué d'œuvres majeures de Bernard. Certes, son *Éloge de la nouvelle chevalerie*, tout autant que sa *Vie de saint Malachie*, nous informe-t-il des grands thèmes spirituels qui traverseront ses œuvres majeures, mais il demeure, somme toute, secondaire dans l'ensemble de ses écrits. Malheureusement, il nous faudra attendre encore quelques années, avant d'avoir accès aux textes plus importants, en particulier son traité

sur l'amour de Dieu prévu pour l'an 1993 et surtout, ses lettres et sermons dont l'édition s'achèvera en 1999.

La traduction, l'introduction et la production de l'appareillage critique du présent volume ont été confiées à Pierre-Yves Emery, déjà connu pour ses traductions des *Sermons sur le Cantique des cantiques*, des *Sermons divers* et des *Sermons pour l'année*.

Jean-Marc CHARRON  
Université de Montréal

Walter KASPER, *La foi au défi*, Éd. Nouvelle Cité, 1989, 128 pages.

Le petit livre de Walter Kasper vient poser quelques jalons pour éclairer le chemin où se situe aujourd'hui la foi. Une foi mise au défi depuis plusieurs siècles par les assauts répétés de la pensée humaine. C'est ainsi que l'auteur, nous ayant d'abord prévenu que la foi est une affaire de vie avant que d'en être une de théologie, entrera de plain-pied dans l'antichambre de la foi, le monde intellectuel. C'est ici que la foi se trouve menacée, maintenant de l'intérieur même de l'Église.

Il y a crise de la foi dans l'Église catholique, crise face au dogme dont on n'a plus une interprétation unanime et qui fait même l'objet d'un rejet par certains. L'auteur tentera de tracer l'origine historique de cette crise qu'il fait remonter au Moyen-Âge: les différents dogmes proclamés pour combattre les hérésies révèlent à cette époque l'image d'une foi fragmentée. Cette façon d'exposer la foi aboutira plus tard au rationalisme des Lumières. Avec Kant, la foi rationalisée est alors reléguée à un savoir de second ordre. Puis y succédera le positivisme qui situera la foi dans un troisième ordre. À partir de là, il sera facile d'évacuer celle-ci, comme le pensera le matérialisme dialectique (opium du peuple) ou encore le freudisme (invention du subconscient). Finalement le nihilisme de Nietzsche réduira la foi à une expression bonne pour les laissés pour compte. Pour Buber, l'éclipse de Dieu provoquée par ces réductions successives va conduire à l'agnosticisme.

Kasper cherche donc de nouvelles approches de la foi. Maintenant la nécessité des préambules de la foi, il rappelle le rôle de celle-ci dans le fondement de la connaissance de Dieu. Selon la pensée d'Origène, la foi est à vérifier. Le chemin de la foi s'ac-

complit alors comme une marche, celle d'Abraham qui vérifie les promesses de Dieu en obéissant à l'envoi. La confiance est la matière et la forme, l'acte et le contenu de la démarche, simultanément.

La vérité de la foi est celle de Dieu même qui se révèle. Ainsi le problème par excellence de la théologie s'avère celui-ci: quel est le fondement de la foi en Dieu alors que celui-ci est lui-même objet de la foi? Le désir naturel de Dieu (Thomas d'Aquin) et la convergence des preuves (Newman) sont des notions utiles comme démarche conduisant à la foi, mais c'est l'amour qui convainc. La Révélation se révèle.

La foi révèle aussi le réel dans sa rationalité, manifestant la liberté de la création de Dieu. Le problème du mal ne peut alors être résolu que par la Rédemption. À la suite de Thomas d'Aquin, Kasper pense que la nature est réconfortée par la grâce, sans avoir été corrompue au commencement. L'homme est esprit dans le monde. La Trinité comme don et communion est le moteur de la Révélation qui se révèle non comme substance mais comme personne.

Mais la foi ne fait pas que révéler. Elle transforme la réalité. Quant à l'Église, elle a pour mission de défendre la foi que les croyants définissent dans le *sensus fidelium*. L'infailibilité porte sur la vérité à venir, interprétée par toute l'Église.

L'auteur termine par sa vision de l'avenir de l'Église, dont la chance réside dans les petites communautés vivantes.

La pensée de Kasper est bien reliée au courant contemporain dans lequel la théologie veut retrouver son unité perdue avec la philosophie. La philosophie de l'être avec toutes ses possibilités rationnelles en faveur de la solution de la question de Dieu n'est pas abordée. Mais on connaît le parti-pris de Kasper pour la preuve a priori de saint Anselme (cf. *Le Dieu des Chrétiens*, Cerf, 1985). C'est ici la foi qui vient au secours de la raison. Voici donc un essai qui résume bien l'état de la question telle qu'elle se pose aux extrêmes, c'est-à-dire dans l'Église (problème du dogme) qui veut rejoindre le monde, et hors de l'Église (problème de l'athéisme).

Robert SAUVAGEAU